

Jean Foucart

Penser par le milieu : un thème nouveau. Le programme de la transaction en sociologie

Penser par le milieu devient spécifique à ce que nous qualifierons le régime de fluidité sociale. Il est spécifique de l'approche scientifique contemporaine. En sociologie, le programme de la transaction sociale est typique de cet imaginaire. Nous débuterons notre présentation par une perspective épistémologique en nous basant sur des philosophes tels Gilles Deleuze et Félix Guattari. Nous verrons que penser par le milieu s'est trouvée être un mode de pensée potentialisé avant de se trouver actualisé. Cela nous mènera à préciser ce mode de pensée dans la science contemporaine avant de situer cet imaginaire dans une contexte macrosocial. Nous en arriverons à préciser ce mode de pensée dans la sociologie au travers du programme de la transaction sociale.

L'émergence d'un nouveau thème : le milieu ou l'entre

1. Les thémata selon Holton (1981, 1982)

Cet auteur désigne par thémata ces « motifs de l'imagination scientifique », ces « invariants », ces « principes intouchables », ces « sources d'énergie », ces « modèles d'interprétation », ces éléments servant de contrainte ou de stimulant pour l'individu, déterminant une orientation ou une polarisation au sein de la communauté scientifique. À travers la recherche des thémata, l'auteur décèle dans le discours ce qui, de la pensée, est resté scellé dans les mots ou ce qui est le non-dit de pensées englouties qui sous-tendent toujours les paroles expresses du discours. Les thémata que dégage Gerald Holton renvoient à des questions et des problèmes que la science a explicitement exclus de son domaine. Il s'agit d'options fondatrices qui ne peuvent être démontrées. Elles échappent à la logique

de la preuve. Aucune expérience ne peut donner raison à une thèse plutôt qu'à une autre ; leur contenu est exclu de son domaine. Elles sont trop polysémiques et leur contenu est trop proche de la pensée symbolique pour qu'ils puissent se laisser discuter. Si en effet les thémata sont source d'intelligibilité, ils ne peuvent que servir à rendre le monde intelligible d'une manière que les impératifs seuls de la logique ne sauraient admettre.

Les thémata retenus par les scientifiques sont ceux qui sont conformes à leur sensibilité, qui expriment les thèmes de base de leur imaginaire : par exemple, plein/vide, unité/diversité, complémentarité, continuité/discontinuité... Ils sont organisés le plus souvent en couples antithétiques qui apparaissent à différents moments de l'histoire. Ces couples ne sont pas habituellement exposés comme tels, mais se laissent découvrir, soit dans l'analyse des concepts, soit dans l'étude des choix méthodologiques, soit dans les propositions ou hypothèses de base. Au fond, Holton a redécouvert ce que Bachelard mettait en évidence dans *La formation de l'esprit scientifique* (1947), l'arrière-fond symbolique de la connaissance, puisant aux sources profondes de l'affectivité et de l'imaginaire. Mais là où Bachelard pointait des interférences avec le travail scientifique et la constitution d'obstacles épistémologiques, Holton révèle l'existence de représentations fondatrices¹.

2. Le thème contemporain : L'incertain et le mouvement du milieu

On retrouve cet imaginaire auquel se réfère Michel Serres (1980) lorsqu'il explique que

les concepts scientifiques modernes ont été formés à l'image des solides et sur la base d'une pensée cartésienne excluant le fluctuant et le composite. En se référant aux modèles offerts par les objets aux contours irréguliers et incertains, comme les fluides, les flammes ou les nuages, la pensée scientifique se donnerait les moyens d'une meilleure prise en compte de la diversité et de la complexité des choses (Serres 1980, p. 95).

Nous utiliserons indifféremment les notions d'entre et de milieu. Le milieu n'est pas une moyenne ou une médiane. Il est cette dynamique de la tension/liaison ou fusion/superposition entre pôles opposés. Ce mode de pensée semble aujourd'hui s'actualiser dans le cadre de la démarche d'auteurs aussi différents que Deleuze et Guattari d'une part, Yves Barel, Ruyer, Callon, etc., d'autre part et, ce qui sera plus précisément l'objet de notre propos, dans le cadre du programme de la transaction. Longtemps, ce mode de pensée est resté potentiel. Il s'opère depuis les années 1970, sous l'influence d'auteurs tels Deleuze et Guattari, ce que François

¹ Voir à cet effet Berthelot (1998).

Dosse appelle une « réhabilitation des vaincus » (2007, p. 198). Il nous semble intéressant de citer quelques-uns de ces auteurs longtemps oublié que sont entre autre Gilbert Simondon, Geoffroy de Saint-Hilaire, Gabriel Tarde, Georg Simmel.

Pour ne pas nous limiter au domaine de la sociologie nous dirons quelques mots de Simondon et du biologiste Saint-Hilaire. Auparavant, nous allons situer cette pensée du milieu en nous inspirant des auteurs qui en ont fait l'axe de leur pensée : Deleuze et Guattari.

Dans un entretien accordé au journal « Libération », Deleuze dit :

Penser au milieu et par le milieu comme cœur des choses et comme cœur de la pensée quitter la pensée – arbre avec ses hauts et ses bas, ses alphas et ses omégas, devenez un penseur – brin d'herbe qui pousse et qui pense ! Vous serez plus véloce que les lévriers les mieux dressés à la course ! On entend déjà grommeler la bêtise : « mais enfin, où est-il votre foutu milieu ? » (Deleuze 1969, p. 10).

Il est peut être partout, mais jamais à la moyenne d'extrémités qui sont déjà là. La moyenne affaiblit toujours... Le milieu de Deleuze n'est pas un « point » mais plutôt un axe, une charnière commandant tout un jeu de forces, e virtualités. Il y a même du chimique dans le milieu, c'est un catalyseur : sans être un constituant, il déclenche la transformation faible.

Dans leur ouvrage *Capitalisme et Schizophrénie. Mille plateaux* les auteurs écrivent :

Une ligne de devenir ne se définit ni par des points qu'elle relie ni par des points qui la composent : au contraire, elle passe entre les points, elle ne pousse que par le milieu, et file dans une direction perpendiculaire aux points qu'on a d'abord distingués, transversale au rapport localisable entre points contigus et distants. Un point est toujours d'origine. Mais une ligne de devenir n'a ni début ni fin, ni départ ni arrivée, ni origine, ni destination ; et parler d'absence d'origine, ériger l'absence d'origine en origine, est un mauvais jeu de mots. Une ligne de devenir a seulement un milieu. Le milieu n'est pas une moyenne, c'est un accéléré, c'est la vitesse absolue du mouvement. Un devenir est toujours au milieu, on ne peut le prendre qu'au milieu. Un devenir n'est ni un ni deux, ni le rapport des deux, mais entre-deux (Deleuze, Guattari 1980, p. 360).

À partir de cette pensée, tout le principe d'identité se désagrège et le vrai ne peut se référer à l'essentiel, à l'immuable, à l'identique : « Ce qu'on appelait jadis les lois de la pensée (les principes d'identité, de contradiction, de tiers exclu) se trouve privé de tout fondement » (Dosse 2007, p. 494). La vérité se trouve alors déplacée sur le terrain du bougé, des transformations, elle renvoie au changement inexorable, à la puissance du faux, au devenir de la différenciation.

La métaphysique de Deleuze (1980, p. 204) est celle du déploiement de la figure du paradoxe, de la tension poussée à l'extrême contre la doxa, le sens commun toujours pris dans des alternatives, devant choisir tel ou tel terme, et s'enfermant ainsi facilement dans ce que Deleuze stigmatisait comme

le véritable ennemi de la philosophie « la bêtise ». Deleuze s'inscrit dans une dans une histoire d'auteurs dominés, peu à peu oubliés par le champ scientifique. Nous avons là un excellent exemple de la tension entre l'actualisation et la potentialisation.

La pensée de Simondon (1964) a influencé la pensée naissante de Deleuze, qui l'évoque dans *Différence et répétition* (1968) et *Logique du sens* (1969). Mais l'œuvre de Simondon n'est véritablement découverte par les philosophes que depuis la fin des années 1990, et elle continue d'ailleurs de paraître de façon posthume. Les deux concepts qui dominent ses thèses principale et complémentaire pour le Doctorat d'État sont les concepts d'individuation et de transduction. Simondon s'intéresse aux phénomènes d'individuation, à la croisée de cultures multiples, aussi bien techniques que scientifiques que philosophiques.

Deleuze trouve chez Simondon la quête des processus d'individualisation qui se frayent leur chemin à partir de la rencontre de deux ordres de grandeur entre lesquels une onde, une intensité, des potentiels se déclenchent. L'individu, selon Simondon n'est pas un être stable, mais le résultat d'une rencontre de processus, d'opérations et de forme, une rencontre d'énergies différentielles « entre des affects, des percepts, des émotions » (Dosse 2007, p. 200).

Selon Simondon, la notion de milieu intervient dans le mouvement de connaissance. La pensée d'un phénomène doit parvenir à se situer au milieu, au sens de se tenir à distance des deux pôles qui forment les tenseurs de la contradiction fixée par l'individualité qu'il s'agit d'isoler et de penser. Le milieu, c'est ici le centre, le point réel, concret, topographique mais aussi épistémologique, où se tiennent reliées les qualités contradictoires sur la ligne qui relie les deux pôles de l'opposition. Les exemples abondent, puisés dans une multiplicité de domaines, attestant que cette pensée du centre, de la zone obscure centrale, constitue un principe ontologique/épistémique princeps de la pensée simondonienne.

Un autre grand vaincu exhumé par Deleuze est le biologiste Etienne Geoffroy Saint-Hilaire qui a perdu contre Georges Cuvier. Là encore, comme à propos de la confrontation entre Durkheim et Tarde, c'est l'élément temporel, l'introduction d'une dynamique, l'attention à un processus ouvert en train de s'accomplir qui retiennent l'attention de Deleuze et lui font préférer les orientations de Saint-Hilaire au statisme de la typologie de Cuvier. Pourtant à l'époque, c'est Cuvier qui fait figure de moderne en jetant les bases de voies nouvelles pour la biologie, occupée à étudier la coordination des diverses fonctions de l'organisme pour chaque espèce. Au contraire de ce fonctionnalisme, pour Saint-Hilaire « l'introduction de facteur temporel est essentiel ».

Deleuze exhume la sociologie de Gabriel Tarde, le grand vaincu de la controverse qui l'a opposé à Durkheim. Tarde a écrit qu'« exister c'est différer »

et a essayé, au tournant du siècle, de restituer la dynamique propre de la différence et de donner « la différence pour but à elle-même » (Tarde 1895, p. 391). Tarde refuse toute chosification du social. Il part de l'idée que les représentations collectives ne sont pas un donné, mais un construit, qu'elles sont travaillées par des mouvements d'imitation et des mouvements d'invention (1890).

Nous nous trouvons face à une pensée du temporel, des processus du microscopique. On retrouve Simmel, sociologue aussi vaincu par Durkheim, potentialisé, qui réintroduit dans la littérature française par Raymond Aron (1981), puis Julien Freund (1981) connaît aujourd'hui un regain d'intérêt. Simmel, à la différence de Durkheim n'avait pas porté beaucoup d'intérêt aux sociétés constituées, aux faits établis, mais à tout ce tissu conjonctif d'objets, de rites, de rythmes, apparemment anodins et pourtant essentiels, qui lui font dire que la vie sociale, les phénomènes de socialisation se forment, se font et se défont dans les entre-deux. « L'essentiel est toujours entre » disait-il.

Cette idée d' « entre-deux » est caractéristique de la pensée de Simmel. Il s'agit d'une pensée dualiste « au début était la scission ». Une bonne partie de ses essais s'ouvre par un dualisme, une antinomie ou un paradoxe. Ainsi des quinze essais rassemblés dans « Philosophie de la culture », neuf sont structurés par une opposition fondamentale, par exemple entre les événements contingents et la trame globale de la vie (« L'aventure ») ou l'avoir et le non-avoir (la coquetterie). Le fait que ces oppositions soient annoncées dans la première phrase marque bien que le fond de la pensée de Simmel se résume par la notion de dualisme, de la dualité en interaction ou de la dialectique sans fin.

Psychologie individuelle, sociologie, esthétique, philosophie, les approches se mêlent dans les textes de Simmel. Son audace intellectuelle est précisément de s'attarder sur les seuils, de se tenir aux lisières des certitudes positives, sans pour autant basculer dans un relativisme absolu ; de fréquenter les frontières disciplinaires et d'investir non point seulement l'entre-deux, encore moins l'entre soi « spécifiquement unitaire », identitaire, fermé sur lui-même, mais l' « entre » en tant que tel, en tant que site. Dans la langue, « entre » n'est « ni purement syntaxique, ni purement sémantique, il marque l'ouverture articulée » de cette opposition, nous dit Jacques Derrida (1972, p. 252) en des termes qui qualifiaient parfaitement la perspective de Simmel. Ce dernier s'en tenant à la sémantique distingue quant à lui le double sens du mot « entre », qui renvoie à la fois à la réciprocité d'une relation (deux voisins qui se fréquentent) et à une interposition dans l'espace (l'écart entre leurs deux maisons), pour mieux souligner leur conjonction sociologique : « l'action réciproque fait de l'espace, jusqu'alors vide et néant, quelque chose pour nous, elle le remplit tandis qu'il la rend possible » (Simmel 1999, p. 601). Simmel estime que la vie, qu'elle soit biologique ou psychologique, historique ou sociale, est sans cesse confrontée

à ce mouvement contradictoire de l'unification et de la désagrégation et même elle ne demeure vie qu'en le perpétuant et en le faisant renaître constamment sous de nouvelles formes.

Là où les choses se tiennent, où les couples d'opposition sont à l'œuvre dans les processus d'individuation, c'est là où les choses sont réelles, et c'est là qu'il s'agit de les penser. Les pôles extrêmes qui fixent des identités apparemment stables, ne sont que des abstractions, des non réalités, des fictions engendrées dans la connaissance par le schème hylémorphique. La zone obscure centrale, masquée par ce schème, est l'accomplissement pratique, concret, de la relation d'individuation, qui a valeur d'être.

Nous avons été amené à utiliser les notions d'actualisation et de potentialisation. Elles s'inscrivent dans la thématique de l'« entre ».

3. La tension entre la potentialisation et l'actualisation

A tout phénomène ou élément ou événement logique quelconque, et donc au jugement qui le pense, à la proposition qui l'exprime, au signe qui le symbolise : e, par exemple, doit toujours être associé, structurellement et fonctionnellement, un anti-phénomène ou anti-élément ou anti-événement logique, et donc un jugement, une proposition, un signe contradictoire : non-e ; et de telle sorte que e ou non-e ne peut jamais qu'être potentialisé par l'actualisation de non-e ou e, mais non pas disparaître afin que soit non-e soit e puisse se suffire à lui-même dans une indépendance et donc une non-contradiction rigoureuse (comme dans toute logique, classique ou autre, qui se fonde sur l'absoluité du principe de non-contradiction) (Nicolescu 1999, p. 50)

On voit immédiatement que la logique du contradictoire ne s'applique pas seulement à des propositions comme les logiques que nous appellerons classiques mais s'applique à des choses quelconques à condition qu'elles soient des dynamismes : des phénomènes, des éléments, des événements, associés à leurs « anti-phénomènes », « anti-éléments », « anti-événements ». C'est leur caractère dynamique qui permet de les dire « logiques ». Et d'autre part, on voit que ce postulat met en question l'absoluité du principe de non contradiction. La potentialisation n'est pas une disparition. Elle est le fait de devenir virtuel, quand le terme antagoniste devient actuel.

La pensée du milieu : l'actualisation d'une potentialisation : la science contemporaine

1. L'incomplétude selon la science moderne

A la linéarité, à la causalité des approches galiléennes, ce thème intègre les notions d'incertitude, d'objectivité faible, de chaos, de bifurcation. Une grande partie du paradigme dont le fondement se trouve dans la physique, les mathématiques, la chimie repose sur les notions d'incertitude, d'indétermination, d'incomplétude, d'imprédictibilité. On retrouve les théories du chaos, le principe d'incertitude d'Heisenberg le théorème de Gödel etc. Or, de telles notions ne sont-elles pas des notions du milieu ? Le chaos suppose une ensemble de conditions initiales, l'imprédictible suppose un système, l'incertitude suppose aussi des repères.

On pourrait en déduire qu'il repose sur notre ignorance et non sur des connaissances. Or en réalité, il s'agit du contraire. Nous sommes face à un bouleversement épistémologique de grande ampleur : désormais, nous savons parfaitement et pourquoi nous ne saurons jamais certaines choses. Comme l'intitule Jean Staune (2017, p. 441) : « La voie de l'incomplétude : je sais pourquoi je ne sais pas ». Nous savons de façon extrêmement précise et scientifique pourquoi nous ne connaîtrons jamais en même temps la position et la vitesse d'une particule (principe d'incertitude d'Heisenberg), pourquoi nous n'aurons jamais de système à la fois complet et cohérent (théorème de Gödel), pourquoi nous ne prédirons jamais avec exactitude le temps qu'il fera dans un mois (théorie du chaos). Si étonnant que cela puisse paraître, il s'agit donc d'un progrès de nos connaissances et non d'une régression de celles-ci. Qu'il soit possible de montrer les limites de la science de l'intérieur de la science et non pas depuis l'extérieur est une victoire pour la méthode scientifique.

Jean-François Lambert est, à ma connaissance, celui qui a le mieux développé et synthétisé cette approche de l'incomplétude au cours des dernières années, en ajoutant aux faits ici mentionnés l'incomplétude du langage de Wittgenstein et l'approche de l'inconscient de Lacan :

Il apparaît à l'évidence que tant l'étude du langage (Wittgenstein) ou celle de la logique (Gödel) que celle de la structure de la matière (Heisenberg) ou de l'inconscient (Lacan) débouchent sur le même constat d'incomplétude, le même horizon d'indécidabilité. La même impossibilité à limiter le vrai à la totalité de ce qui peut être dit, formellement démontré ou immédiatement mesuré. Tout ce qui précède conduit au même constat : ça échappe. Reconnaître que quelque chose est formalisable, c'est aussi reconnaître que quelque chose de cette chose échappe nécessairement, la formalisation serait impossible si elle n'impliquait pas que quelque chose échappe. Tout ensemble de traces (toute écriture, tout langage, tout système formel, toute mesure) suppose un « insu » qui, précisément, ne

laisse pas de trace mais se manifeste dans les blancs de l'écriture. Le socle même de l'écriture ne peut s'écrire comme le socle du langage ne peut se dire, comme le socle de la logique formelle ne peut se formaliser. Bien que ne pouvant ni s'écrire ni se dire, le fondement se montre dans l'acte de parole ou d'écriture (Lambert 1995, p. 33–35 et 50–53).

Nous soulignerons un point particulier qui nous semble condenser ces quelques lignes. Il faut, en effet, distinguer l'objectivité forte de l'objectivité faible. Par exemple, si l'on nous dit que « la gravitation ne dépend que des masses et du carré de la distance », il s'agit d'un « énoncé à objectivité forte », car les masses et les positions des objets macroscopiques ne varient pas quand on les mesure. Mais comme les énoncés de la théorie quantique font référence à nos perceptions ou à nos instruments, ils sont objectifs seulement parce qu'ils sont vrais pour n'importe quel observateur. Donc on ne peut dire qu'ils sont vrais dans l'absolu puisque leur vérité suppose une référence à la communauté des observateurs humains. Ce sont les énoncés à objectivité faible. Il faut donc admettre que la réalité restera voilée. Elle n'est certes pas inconnaisable, mais nous pouvons avoir des lueurs sur elle (Staune 2017, p. 94).

Il faut regarder savoir et ignorance comme tissés l'un avec l'autre, comme toujours interpénétrés, comme non séparables absolument. Tout savoir est en effet porteur de sa part d'ignorance – ce que dévoilera d'ailleurs son futur puisque nous ne cessons jamais d'y revenir et de qualifier autrement nos énoncés (Pestre 2013, p. 63). La valorisation de cette perspective scientifique n'est pas indépendante d'un contexte macro social. Il n'est pas dans notre propos d'établir une relation mécanique ou déterminante entre un contexte macrosocial et la redéfinition de la science. Les rapports sont complexes, incertains. De nombreux auteurs tels Einstein, Heisenberg, Simmel, etc. pourrait-on dire sont des auteurs du début du XX^e siècle. Un thème émerge sur une durée relativement longue. Au travers de conflits il tend à devenir dominant.

Une analyse en termes de macrosociologie et de microsociologie historiques seraient sans doute nécessaire, mais tel n'est pas notre propos.

2. Le contexte macrosocial : la fluidité sociale

L'homme contemporain est confronté à la difficulté de vivre dans un monde dépourvu de fondements solides et stables. Il doit s'adapter aux idées d'instabilité, de multiplicité de métamorphose. Il doit sans cesse inventer des solutions flottantes, mobiles et plurielles. Dans un tel contexte, il doit faire preuve de créativité, d'imagination, notamment ruser, bricoler. L'enjeu majeur pour des individus en régime de fluidité n'est plus de s'arracher à des traditions, de renverser un ordre autoritaire ou contraignant, de lever des interdits, des entraves ou des rigidités, mais de construire dans des situations de semi-incertitude (Foucart 2016).

Le régime de fluidité se caractérise par une logique de libre circulation et de mouvement. Il remplace les segments par des séquences, la structuration par la fluidité, la stabilité par le mouvement. C'est un régime au sein duquel les notions de passage, d'entre-deux, de flexibilité prennent sur celles de position et d'ordre. La logique de flux implique une érosion des unités discrètes qui composent l'espace social (identités, positions, catégories...) et leur substitution par une continuité où ces éléments flottent librement, ayant perdu leurs ancrages habituels.

Le suremploi de termes comme « passage », « passeur », « interstice », métissage, « hybridation » indique à l'évidence que « passer » ne va plus de soi.

Dans le cadre d'un modèle sociétal, on vit et pense sous le signe de la « différence » : différence sexuelle, différence entre autochtone et étranger, différence entre malade et bien portant, différence entre approche scientifique et non scientifique, différence entre mort et vivant, différence entre état de conscience et non-conscience (coma)... Il y a toujours un trait, une frontière, qui départage le tout, avec un en deçà et un au-delà, et qui fait la différence.

Le régime de fluidité oblige à ne plus se contenter du repère de la différence. On s'intéresse à la méchanceté des bons, à la bonté des méchants, à la masculinité des femmes, à la part féminine des hommes, à l'ignorance des experts et au savoir des ignorants, etc.

Deux cultures ne viennent pas s'opposer le long d'une frontière, d'un bord. Il n'y a pas deux identités différentes qui viennent s'aligner le long du trait qui les départage. Au contraire, il s'agit d'un vaste espace où recollements et intégrations doivent être souples, mobiles, riches de jeux différentiels. L'idée de frontière ou de traits avec un dedans et un dehors, un ici et un ailleurs, paraît insuffisante.

L'entre-deux est une forme de coupure-lien entre les deux termes, à ceci près que l'espace de la coupure et celui du lien sont plus vastes qu'on ne croit ; et que chacune des deux entités a toujours partie liée avec l'autre. Il n'y a pas de no mans' land entre les deux, il n'y a pas un seul bord qui départage, il y a deux bords qui se touchent ou qui sont tels que les flux circulent entre eux (Sibony 1991, p. 11).

Une propriété centrale d'un régime de fluidité réside dans le bricolage d'entre-deux, d'intervalles, de passage. Il ne s'agit plus d'opposer frontalement des domaines, par exemple « la théorie » vs « la pratique » ou « le rural », « l'urbain », mais de dégager des interstices, des passages, des entre-deux. On peut donner de multiples exemples l'entremêlement de l'urbain et du rural, les espaces semi-naturels, les espaces intermédiaires, les « trans » divers : transversalité, transdisciplinarité, transgenre ; des concepts se référant à des processus tel le concept de « nomisation » (Marquet 1991).

Le noyau dur de cette constellation sémantique, entre-deux, espace intermédiaire, espace transitionnel... c'est l'« être entre » qui exprime en même temps ambiguïté, dialectique, et finalement une condition générale de transition.

Le programme de la transaction

1. La notion de transaction sociale

De par sa centration sur l' « entre », le concept de transaction s'avère être un outil analytique particulièrement intéressant pour la mise en évidence des propriétés du vivre ensemble en régime de fluidité. Il s'intéresse au mouvement de la quotidienneté sous l'angle des processus au travers desquels se construisent de multiples compromis entre acteurs à la fois liés et séparés. Il a une fonction heuristique. L'accent est placé sur la complexité des situations dont l'évolution est semi-aléatoire plutôt que sur les situations fortement structurées et codifiées, sur les processus implicites d'ajustement constant entre les partenaires plutôt que sur leurs négociations explicites, sur la production progressive par les partenaires eux-mêmes des normes de leur interaction plutôt que sur la préexistence d'un cadre normatif dûment balisé, sur la tension entre le calcul d'intérêt et l'affirmation de sens où la seconde peut très bien prévaloir, sur la relative confiance que les partenaires ont avantage à se créditer mutuellement plutôt que sur la concurrence entre rivaux... Les transactions se développent dans les interstices, aux interfaces. Elles se traduisent par des compromis pratiques que des acteurs inégaux sont contraints de négocier avec eux-mêmes, avec les autres, avec les organisations. Elles permettent de trouver des solutions qu'aucun des partenaires n'aurait pu trouver par lui-même. Ce qui se produit à l'interface est forcément différent de ce qui aurait pu advenir à chacun des pôles pris isolément. Il y a innovation sous contrainte. La sociologie de la transaction s'intéresse à l'implicite, au non-dit et à l'informel... Elle est sceptique sur la transparence des organisations et sur la prévisibilité des conduites. La transaction est un processus de socialisation et d'apprentissage de l'ajustement à autrui. Elle est aussi un « mode de comportement diffus dans la vie quotidienne à travers lequel se construit, dans l'action réciproque, le sens du jeu social ». Elle suppose, à la base, du compromis entre la liaison et la séparation, entre ce que Simmel qualifie de Pont et de Porte.

Alors que le concept d'interaction suggère une rencontre entre monades, par conséquence, accentue la séparation, la transaction suggère un procès de transformation entre entités agissantes, par quoi, chacune d'elle acquiert des traits qu'elle ne possédait pas auparavant.

Le terme de transaction est en lui-même un oxymore. Le préfixe « trans » désigne ce qui relie, ce qui fonde un monde commun, la transformation réciproque. Le suffixe « action » désigne par contre l'acteur séparé, qui mène sa stratégie. Il y a donc ce paradoxe d'être à la fois lié et séparé, dedans et dehors.

La transaction est une procédure implicite. Elle sous-tend l'interaction. Elle ne suppose pas une rencontre explicitement orientée vers la recherche d'un compromis. Elle est diffuse, car elle porte sur

des aspects multiples, dont on ne sait pas à l'avance à propos de quoi elle sera décisive. Au contraire, la négociation suppose une procédure formelle, délimitée, impliquant des partenaires à part entière ayant un pouvoir de décision. La transaction fonctionne en temps continu, alors que la négociation fonctionne selon des temporalités discontinues autour d'une table où l'on discute selon des règles déterminées dans une relation de méfiance réciproque qui aboutit finalement à formaliser les accords dans une convention collective. La transaction fonctionne selon des temporalités plus continues, quotidiennes, dans une relation qui vise la confiance réciproque des partenaires. La transaction ne suppose pas de désaccord ou de conflit. Le fonctionnement est quasi inverse dans la négociation où une certaine méfiance aboutit à formaliser les accords dans une convention écrite (Remy, Saint-Jacques 1986, p. 50).

La transaction part de l'idée que les compromis provisoires et incertains qui s'élaborent sont en relation semi aléatoire avec le contexte macrosocial. Elle s'intéresse à ces multiples jeux à la frontière par lesquels les acteurs jouent avec les contraintes, se les approprient. Elle s'interroge également sur les effets de ce jeu. Les effets sont à la fois intentionnels et non intentionnels. On rejoint le paradoxe des conséquences développé par Weber. Elle fait sien également les paradoxes de l'inconséquence selon lequel des faits en apparence majeurs peuvent avoir des effets microsociaux et, inversement, de l'amplification selon lequel des faits apparemment mineurs peuvent des effets relativement majeurs².

La transaction est fondamentalement paradoxale. La définition que donne Ruyer est essentielle : « Ce paradoxe est la possibilité que *quelque chose* soit à la fois acteur et terrain de son action. La fusion, la superposition paradoxale de l'acteur et du champ, du *sujet* et de *l'objet*, de ce qui dit et de ce qui se dit, revêtent mille formes différentes » (Ruyer 1966, p.42).

2. La méthodologie de l'approche transactionnelle : Le rejet de l'excès de formalisation

La transaction est une manière de travailler la complexité du social sans pour autant la réduire (Remy 2005, p. 86–87). Raisonner à partir de ce que nous appelons « le programme de la transaction », c'est emprunter des chemins non tracés, des lignes de fuite, des parcours nomades pour explorer tout ce qui peut révéler des différences et des connections inédites. Il s'agit d'une approche en diagonale, d'une valorisation de la transversalité. En d'autres termes, la transaction ne vise pas à relier deux pôles, mais à rechercher ce qui se construit entre deux pôles. Il ne s'agit pas d'un mode de pensée ternaire, aristotélicienne, mais d'une ternairité mobile.

Le programme de la transaction résiste à un excès de formalisation : il fédère des auteurs et des auteurs qui souhaitent rendre compte d'une condition

² Cette remarque nous a été suggérée par J. Remy.

sociale croissante qui a trait à l'affirmation de situations d'entre-deux. Cette intention équivaut à s'interroger sur les manières de rendre compte et raison de situations atypiques sans les réduire à des types, sans les déposséder, en d'autres termes de leur caractère ambivalent et fuyant. Autrement dit, la sociologie des transactions sociales prend clairement position pour une lecture du monde qui réhabilite les clairs obscurs. Elle participe, à ce titre à une réhabilitation du tiers (Rudolf 2011, p. 294).

La sociologie de la transaction œuvre à la reconnaissance d'interactions inclassables, à l'interface de plusieurs imaginaires, qui n'ont pas fait l'objet de typifications estampillées, et qui doivent le rester. Bernard Fusulier (2005, p. 100), par exemple, nous dit que « la transaction cherche à amalgamer les caractéristiques du marché économique, de l'échange social et de la négociation en vue de mieux appréhender les réalités humaines ».

La sociologie de la transaction que l'on peut qualifier d'analogique se refuse à opérer un type de traduction – l'objectivation – qui ne lui semble pas conforme aux objets qu'elle étudie. L'inscription d'une situation d'entre-deux dans un type univoque bafoue, en effet, l'esprit et la forme de la réalité qu'elle rencontre et dont elle souhaite rendre compte. La transaction est une façon de regarder la réalité que l'on désire analyser et aide à se positionner sur certaines questions.

Le problème que se posent les protagonistes de la sociologie des transactions sociale dépasse le cadre d'un cas singulier : il concerne l'ensemble des entreprises qui se donnent comme mission la connaissance de situations hybrides et dynamiques, voire fuyantes. Comment connaître une norme qui semble résister à la stabilité et en rendre compte sans la figer dans des catégories délimitées précisément ? (Rudolf 2011, p. 266).

La transaction est elle-même un entre-deux. Elle évite l'excès de formalisation, sans pour autant se réduire à une notion commune, elle est mobile, peu figée.

Bibliographie

Aron R. (1981), *La sociologie allemande contemporaine*, Presses Universitaires de France, Paris.

Berthelot J.-M. (1998), *L'intelligence du social*, Presses Universitaires de France, Paris.

Gilles Ch. (1996), *Pour Gilles Deleuze, penseur du déclic*, « Libération », 6 avril.

Deleuze G. (1968), *Différence et répétition*, Presses Universitaires de France, Paris.

Deleuze G. (1969), *Logique du sens*, Les Éditions de Minuit, Paris.

Deleuze G., Guattari F. (1980), *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris.

Derrida J. (1972), *La dissémination*, Seuil, Paris.

Dosse F. (2007), *Gilles Deleuze, Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, Paris.

Foucart J. (2016), *Fluidité sociale et conceptualisations de l'entre deux*, Persée, Aix en Provence.

Freund J. (1981), *Introduction à Georg Simmel*, [in :] *Sociologie et épistémologie*, Presses Universitaires de France, Paris, p. 7–78.

Fusulier B., (2005), *Articuler l'école et l'entreprise*, L' Harmattan, Paris.

Holton G. (1981), *L'imagination scientifique*, Gallimard, Paris.

Holton G. (1982), *L'invention scientifique*, Presses Universitaires de France, Paris.

Lambert J.-Fr. (1995), *L'incomplétude, un nouveau paradigme*, « *Revue III^e millénaire* », no. 37, p. 33–53.

Marquet J. (1991), *Nomisation et réalité dynamiques*, Academia, Louvain la Neuve.

Nicolescu B. (1999), *Le tiers inclus. De la physique quantique à l'ontologie*, [in :] H. Badescu, B. Nicolescu (éd.), *Stéphane Lupasco. L'homme et son œuvre*, Editions du Rocher, Paris.

Pestre D. (2013), *A contre-science. Politique et savoirs des sociétés contemporaines*, Seuil, Paris.

Remy J., Saint-Jacques M. (1986), *L'école comme modalité de transaction sociale*, « *Recherches Sociologiques* », no. 3, p. 309–326.

Remy J. (2005), *Négociations et transactions sociales*, « *Négociations* », no. 3, p. 85–95.

Rudolf F. (2011), *Sociologie des transactions sociales et sociologie de la traduction. Des approches complémentaires ou en compétition ?*, [in :] Ph. Hamman, J.-Y. Causer (éd.), *Ville, environnement et transitions démocratiques. Hommage au Professeur Maurice Blanc*, P.I.E. Peter Lang, Bruxelles, p. 261–272.

Ruyer R. (1966), *Paradoxes de la conscience et limites de l'automatisme*, Albin Michel, Paris.

Serres M. (1980), *Hermès V. Le passage du Nord-Ouest*, Les éditions de Minuit, Paris.

Sibony D. (1991), *Entre-deux. L'origine en partage*, Editions du Seuil, Paris.

Simmel G. (1999), *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, Presses Universitaires de France, Paris.

Simondon G. (1964), *L'Individu et sa genèse physico-biologique*, Presses Universitaires de France, Paris.

Staune J. (2017), *Notre existence a-t-elle un sens ?*, Pluriel, Paris.

Tarde G. (1890), *Les lois de l'imitation*, Alcan, Paris.

Tarde G. (1895), *La variation universelle*, [in :] *Essais et Mélanges Sociologiques*, Stock et Masson, Paris, p. 391–422.